

◆ **Aspects de la civilisation dans la Tunisie du XXe siècle** Sous la direction d'Abdelmajid CHARFI, Tunis. Publication de la Faculté des Lettres-Manouba, 1996. Université des Lettres, des Arts et des Sciences Humaines. Série : Lettres, volume XXXV.

C'est un ouvrage hétéroclite qui nous est présenté par Abdelmajid Charfi. Il se propose de faire connaître aux lecteurs différents aspects de la "civilisation tunisienne" (*al-Hadhara al-Tunisiyya*). Pour tenter de rendre compte de la physionomie de l'ouvrage, le directeur de publication part d'une définition très large de la notion de civilisation : celle-ci serait l'expression d'un ensemble d'activités et d'inventions, difficiles à différencier les unes des autres. Il souligne que certaines

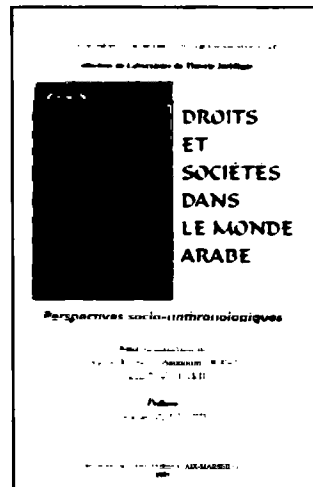


d'entre-elles relèvent de la production matérielle, tandis que d'autres relèvent de la pensée. Ou encore, fait-il remarquer que certains caractères de la vie quotidienne, tout comme certaines pratiques ayant trait à la vie spirituelle, ressortissent, de la même manière, au concept de civilisation. Cette approche permet d'aborder différentes dimensions de la vie culturelle tunisienne, décrites comme autant d'aspects de la civilisation dans la Tunisie du XXème

siècle. Les auteurs de cet ouvrage affirment que la Tunisie est au confluent de diverses influences qui, tout en se télescopant, sont des facteurs de développement pour la société tout entière. Tous le clament haut et fort : la civilisation tunisienne est un creuset où se mêlent diverses influences : elle est à la fois musulmane, arabe, traditionnelle et moderne. Aussi les contributions mettent-elles en valeur la dimension plurielle de la Tunisie. Siham al-Dabbabi al-Missawi aborde la cuisine tunisienne dans ses diverses composantes. Kamal Oumran prend pour objet d'étude la *zawiya* de `Ain Saboun dans le nord tunisien comme prétexte pour élargir son champ d'investigation et s'intéresser au phénomène confrérique de manière générale. Mohamed al-Madyouni fait une histoire du théâtre tunisien, tandis que Moncef al-Jazzar s'intéresse aux batailles idéologiques et littéraires de l'entre-deux-guerres. Abd-al-Razzaq al-Hammami se focalise sur la vision de la société tunisienne développée par les rédacteurs (français) de la revue *Ibla*. Dans un article de caractère historique, Hasna Touati s'évertue à suivre le cheminement de la peinture tunisienne depuis le début du siècle. De son côté, Rachida Triki tente d'analyser les différentes tendances traversant l'esthétique picturale tunisienne. Quant à Tahar Chikhaoui, il nous présente la production cinématographique tunisienne des années soixante à nos jours.

◆ **BOETCH Gilles, DUPRET Baudouin et FERRIÉ Jean-Noël (dir.) ; Droits et sociétés dans le monde arabe, Perspectives socio-anthropologiques**, Aix-en-Provence, Presses universitaires d'Aix-Marseille, Collection du Laboratoire de Théorie Juridique, 1997, 229 p.

Stimulante entreprise de déconstruction collective du postulat d'exceptionnalité culturelle des systèmes juridiques des sociétés arabo-musulmanes. Les études rassemblées ici, en se réclamant d'une approche sociologique et anthropologique du droit, inscrivent la norme dans un contexte social et historique. Ainsi la *shari'a*, par son statut de référent législatif, couvre une multiplicité de dynamiques normatives, et ne doit donc pas être confondue avec la réalité juridique. L'invariance



d'un *corpus* n'empêche pas le droit international islamique de gérer le passage d'une logique expansionniste à une logique de coexistence pacifique avec des Etats non-musulmans (Muriel Paradelle). La perméabilité du droit musulman aux influences occidentales se manifeste de manière subtile, avec des effets-retard, pour l'entrée de l'Egypte dans la famille française du droit (Jan Goldberg), ou l'emprunt de formes du droit français (écrit, proclamé, codifié)

pour véhiculer un droit substantiel invariant, le droit de la famille au Maroc (Léon Buskens). Les dynamiques juridiques sont également induites par les comportements judiciaires à la barre, et hors le tribunal (Lawrence Rosen). Ni l'hypothèque fixiste du droit musulman, ni l'instrumentalisation de la justice par les Etats n'empêchent les acteurs sociaux du monde arabe de transporter les conflits politiques sur la scène judiciaire (Nathalie Bernard-Maugiron, Bernard Botiveau), pour une voltairienne mise en scène publique (Baudouin Dupret, Jean-Noël Ferrière). D'où, peut-être, le paradoxe d'un procès en apostasie, qui débouche sur la reconnaissance d'un for intérieur religieux, inaccessible au juge, et à l'Etat, démarche finalement bien séculière. On ne reprochera pas à cet ouvrage un manque d'exhaustivité sur le monde arabo-musulman, sinon à tomber dans les travers qu'il dénonce.

◆ **BRISEBARRE Anne-Marie**, *La fête du mouton, Un sacrifice musulman dans l'espace urbain*, avec la participation de Felice Dassetto, Altan Gokalp, Marie-Noëlle Hennart, Mohammed Mahdi, Hassan Sidi Maamar, Pnina Werbner, Paris, CNRS Éditions (Méditerranée), 1998, 351 p.

Ce travail collectif sur l' *ʿAyd al-kabîr* repose sur une description détaillée de l'acte sacrificiel lui-même mais également de la totalité qu'il constitue avec l'achat et l'intégration de l'animal dans l'espace domestique puis, après sa mort, les diverses transformations principalement alimentaires effectuées à partir de la dépouille. D'un point de vue plus conceptuel, il est proposé de situer les questions de l'abattage rituel et du sacrifice sanglant en premier lieu autour d'une



problématique générale de l'espace et de la visibilité de la pratique communautaire musulmane. Questionnement dont on conçoit toute la pertinence dans le cas d'un «islam transplanté». Sont ainsi passés en revue les lieux du sacrifice et leur histoire récente qui se caractérise par un mouvement allant de l'illégalité à l'intégration dans l'espace public (mise à disposition d'abattoir, fermes, sites dérogoires) et législatif français. Une

seconde partie intitulée «Approches comparatives» consiste plutôt en une juxtaposition de descriptions des pratiques sacrificielles et de leurs significations dans diverses régions européennes et méditerranéennes. Notons l'approche originale de Pnina Werbner, qui à partir des résultats d'une enquête un peu ancienne (1975-1978), propose une vision du sacrifice comme médiation rituelle intervenant dans la reconstruction d'une communauté naturelle «par la transformation des relations nouvellement créées en relations morales». Cette extension de l'espace moral des immigrés pakistanais en Grande-Bretagne intervenant à la suite d'un engagement de longue durée dans le pays hôte témoigne d'une «célébration renouvelée» de l'héritage culturel. Felice Dassetto et Marie-Noëlle Hennart montrent pour leur part comment les pratiques liées à l'événement sacrificiel révèlent la mise en forme d'une communauté sociale et émotionnelle. Hassan Sidi Maamar, par l'étude des bestiaires sacrificiels, dévoile toute la profondeur symbolique attachée au rite du sacrifice et du choix de la victime ainsi que la grande richesse des savoirs s'y rattachant. Cette intensité sociale du sacrifice transparaît enfin de l'analyse que livre Mohamed Mahdi des nombreuses caricatures que celui-ci suscite dans la presse marocaine d'information.

◆ **Histoire de la Méditerranée**, sous la dir. de J. Carpentier et F. Lebrun, en collab. avec B. Bennassar, D. Borne, E. Carpentier, C. Liauzu, A. Tranoy.- Paris : Le Seuil, 1998, 619 p., table, cartes et plans, chronologie, tableaux statistiques, glossaire, bibliographie et index.

Regards multiples... sur un espace en mouvement. **R**elle pourrait être résumée cette histoire de la «mer Intérieure», conçue comme une synthèse de travaux par des historiens de renom ! Cet instrument de référence est enrichi d'abondantes annexes. En dépit d'une diversité de ton et d'analyse, les coauteurs ont su dépasser les problèmes que suscite toute entreprise collective élaborée dans une démarche diachronique, des derniers temps de la préhistoire à la fin du XX^e siècle ; comme ils ont su



appréhender la polysémie de leur objet d'étude : la Méditerranée, en tant que nom commun de la géographie désignant un climat, un genre de vie ou une construction géopolitique. D'emblée, leur démarche commune remet en question un certain «méditerranéocentrisme», en prenant en compte l'unité et le morcellement de la Méditerranée, ainsi que la mouvance de ses limites géographiques (4 000 km d'est en ouest, trois millions de kilomètres carrés, quatre cents millions

d'habitants). En historiens héritiers de F. Braudel, ils gardent surtout à l'esprit que les différentes perceptions de cet espace («centre du monde ou périphérie d'autres lieux centraux...»), dans la longue durée, ont orienté (et orientent toujours) les décisions et les actions... C'est donc pour privilégier cette optique qu'ils ont articulé leur problématique en cinq parties : «La Méditerranée antique ou la quête de l'unité» (A. Tranoy), «De l'unité à la diversité : les grandes fractures (5^e-15^e siècle)» (E. Carpentier), «La Méditerranée du premier rang aux seconds rôles (XVI^e-XVIII^e siècle)» (B. Bennassar), «L'Europe réinvente la Méditerranée (1815-1945)» (D. Borne), «Du *mare nostrum* à la dérive des continents (de 1945 à nos jours)» (C. Liauzu). En guise d'introduction à la lecture, nous attirerons l'attention sur l'une des thématiques transversales de l'ouvrage : les conditions de circulation des hommes en relation avec la construction d'unités politiques. De la *mare nostrum* des Romains au processus contemporain de «co-développement», initié en 1995 par la conférence de Barcelone, les caractéristiques des migrations humaines d'une rive (ou d'une île) à l'autre, sont nécessairement (et à la fois) «temporaires ou définitives», «diffuses ou collectives», «spontanées ou contraintes»...

◆ **LETOLLE René et BENDJOUDI Hocine. Histoires d'une mer au Sahara. Utopies et politiques.** Paris, L'Harmattan, «Ecologie et agronomie appliquées», 1997, 221 p.

Les chotts présahariens ont attiré l'attention d'un grand nombre de scientifiques depuis le XIX^e siècle. La campagne militaro-scientifique menée par le capitaine Roudaire dans la décennie qui précède l'occupation de la Tunisie a suscité en France un grand courant de polémiques. Ferdinand de Lesseps a soutenu avec ce capitaine de l'armée française la nécessité et l'utilité de creuser un canal entre le Golfe de Gabès et le chapelet de chotts qui commence par celui du Djérid et



se prolonge de l'autre côté de la frontière tuniso-algérienne. Ce projet de mer intérieure destiné à fertiliser le Sahara restera inabouti malgré le poids politique de ses défenseurs ; il sera remis à l'ordre du jour une seconde fois entre 1958 et 1968 puis une troisième entre 1983 et 1985 par des experts qui reviennent vigoureusement à chaque reprise aux arguments écologiques de leurs prédécesseurs, sans toutefois réussir à donner vie et réalité à l'entreprise. Les auteurs de l'ouvrage rouvrent le dossier géologique, climatique et économique de cette mer saharienne à la lumière des différents contextes politiques qui expliquent la naissance et la survie de l'utopie. Le développement des zones sahariennes réactivé trois fois en un siècle par des scientifiques et des hommes politiques français, algériens et tunisiens est un objectif stratégique, économique et écologique toujours vivant. La question de l'eau, problème majeur pour les populations dans ces contrées prédésertiques reste encore posé de nos jours ; l'ouvrage rassemble les explications géographiques, fournit cartes et schémas, résume les arguments techniques formulés par les différents scientifiques. La synthèse des connaissances se double d'un recul historique qui souligne pour le lecteur que les propositions de travaux font écho, en outre, à des hantises politiques, répondent à des considérations stratégiques, sont sous-tendues par des justifications extra-scientifiques. Autant de raisons de croire que les histoires d'une mer au Sahara ne sont peut-être pas tout à fait impossibles. Une bibliographie abondante donne la mesure de la complexité des aspects que revêt une utopie écologique qui ne veut pas mourir, tandis que les textes publiés en annexe font revivre la force des descriptions et des passions engagées dans cette affaire politico-scientifique à rebondissements.

◆ **MARSHALL G. S. HODGSON, L'Islam dans l'histoire mondiale**, textes réunis, traduits de l'américain et préfacés par Abdesselam Cheddadi. Paris, Sindbad-Actes Sud, 1998, 303 p.

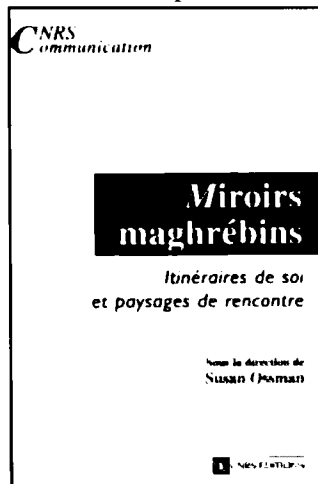
L'historien marocain A. Cheddadi a eu l'heureuse initiative de réunir des textes jusque-là dispersés de M. Hodgson, mort, comme on le sait, prématurément en 1968 en laissant inédite jusqu'en 1974 une œuvre maîtresse : *The Venture of Islam* (Chicago, The University of Chicago Press, 1974, 3 vol.). Le titre du recueil dit bien l'esprit de l'entreprise éditoriale et, plus heureux encore, respecte la perspective intellectuelle originale que M.H a toujours défendue. On peut ainsi affirmer qu'il est le premier historien



à placer décisivement et significativement l'histoire de l'Islam dans le cours de l'histoire du monde, elle-même décentrée par rapport à l'Europe occidentale. Le premier aussi à en tirer des conséquences sérieuses, méthodologiques et conceptuelles, et même une nouvelle vision de la géographie et de la chronologie de cette culture. A ces trois niveaux les cinq textes réunis ici témoignent, comme le fait encore son œuvre majeure, de la profonde originalité et de l'extrême fécondité de l'approche de leur auteur. Sur le plan de la méthode, il a tenté de construire, un peu à la manière de Max Weber, d'ambitieux modèles explicatifs de la civilisation islamique réinscrite dans l'histoire mondiale. Précisément, remettant en cause l'arabo-centrisme orientaliste (et plus tard arabe), M.H construit une vision autre et autrement plus pertinente de la géographie de l'Islam, un tout recentré sur le monde turco-iranien, comme l'histoire du monde elle-même doit être recentrée sur l'Asie contre un européocentrisme historiographique dominant jusqu'aux années soixante. De même, M.H propose une autre périodisation de l'histoire de l'Islam dont la moindre originalité n'est pas d'insister sur le rôle pour lui décisif, de tous points de vue, politique et culturel surtout, de la période qu'il appelle " médiane " de cette chronologie : X-XVI^{èmes} siècles, considérée universellement avant lui comme " décadente ". Il faudrait évoquer aussi, même brièvement, la conception historique qu'a M.H de la modernité comme une affaire *du monde*, non de la seule Europe occidentale (voir les textes I et II en particulier). Une conception profondément enracinée dans sa vision de l'histoire humaine comme ayant toujours été interdépendance et réseaux communicants, sans déterminisme ayant élu particulièrement cette Europe d'après 1500. Une conception féconde et à son époque quasi-révolutionnaire et, pourquoi ne pas le dire et la saluer ainsi, éthiquement correcte.

◆ **Miroirs maghrébins. Itinéraires de soi et paysages de rencontre**, sous la dir. de Susan Ossman, Paris, CNRS Éditions, 1998.

Loin des fermes et trompeurs registres culturels reposant sur des oppositions du type orient/occident, tradition/modernité, cet ouvrage qui est le résultat d'un travail collectif mené à l'IRMC entre 1993 et 1996, nous renseigne sur des manières de décliner les identités dans le Maghreb contemporain, des manières d'«être dans le territoire». Formulation nécessairement prudente, tant l'autre côté du miroir entraperçu, lieu de production des représentations de soi et de l'autre, semble parsemé de chausse-trappes, faux-semblants, subterfuges, bricolages (voir les multiples et édifiants exemples de la tradition réinventée) qui sont



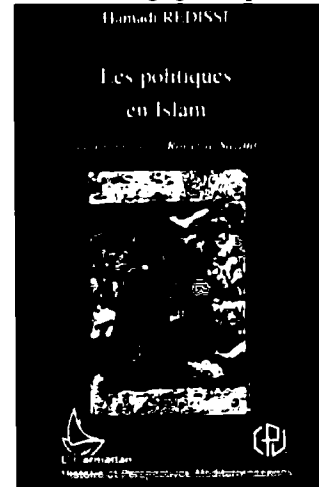
autant de réfutations des substantialismes culturels. Il y a des sommations identitaires dans les sociétés contemporaines, parce qu'elles sont de communication entre soi (collectif ou individuel) et l'autre (les autres), impliquant sans cesse un travail de représentation : représentation à travers les médias (du phonographe à la télévision, en passant par la presse et la radio); représentation sur les lieux de sociabilité (stade et salle de sport, café et

fast foad, hammam, salon de coiffure, salle de spectacle), par où l'on se donne à voir (acteur et spectateur); représentation par le voyage de celui qui vient (le photographe, le touriste «enchanté») ou de celui qui s'en va (qui va faire «sa guerre» en Indochine). Il faut donc être de quelque part.

Et pourtant ces réponses -à profusion- aux sommations identitaires ne nous apprennent rien au sens où elles devraient nous délivrer des labels territoriaux de l'identité. Que signifie être maghrébin d'aujourd'hui ? Probablement être simplement confronté à un certain nombre de conditions communes pour des itinéraires de soi, collectifs (femmes, jeunes, citadins, du quartier, minoritaires,...), et individuels.

◆ **REDISSI Hamadi, Les politiques en Islam. Le Prophète, le Roi et le Savant**, Paris, L'Harmattan, Coll. «Histoire et Perspectives méditerranéennes», 1998, 165 p.

Ce livre pourrait être lu, par une inversion de l'ordre des pages, à partir de sa fin qualifiée par l'auteur de «transition» et intitulée «Modernisation ou démocratisation». Pareille alternative éclaire les processus politiques enclenchés mais inachevés tout en clôturant une lecture où l'actualité est fortement amarrée aux multiples usages du passé. La démarche adoptée est axée sur la représentation politique avec une mise en perspective historique. D'où la construction heuristique de trois modèles qui sont au cœur du dispositif discursif musulman, ceux du Prophète, du Roi et du Savant. Ces modèles dégagés à partir du dictionnaire des termes techniques, élaboré par le polygraphe de l'islam indien Tâhinawî, dessinent les types de relations entre les sujets, le pouvoir et la religion. Il y aurait ainsi trois discours musulmans sur le politique : le discours religieux de l'imamat, le genre royal des *miroirs du prince* et celui de la sagesse grecque. Pareille classification permet de contourner la (fausse) question de savoir si l'islam est (ou n'est pas) religion et

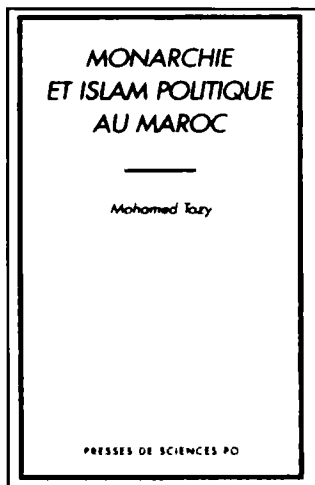


politique, en centrant plutôt le propos sur les modes pratiques de relation entre ces deux pôles. Or, dans les temps modernes, il ne subsiste que la théorie religieuse de l'imamat conçue sur le modèle prophétique et assimilée à une identité politique de l'islam. Le piège consiste dans le passage de la souveraineté d'un seul au pouvoir d'un seul, souverain bénéficiant de l'aura prophétique et manipulant le religieux à des fins terrestres. Sur la base de l'héritage et la continuité d'une royauté ayant une double anatomie physique et spirituelle, la routinisation du charisme prophétique réduit la place du savant. Le genre équivoque des miroirs du prince atteste la présence du politico-religieux au travers du substrat philosophique de l'imamat et du pacte inégal liant le roi au scribe. Entre le passé et le présent, le politique demeure prisonnier du «despotisme arabe» qui a pourtant échappé à la figure tutélaire du califat et au déclin du *zâimat*, cette version locale du pouvoir charismatique qui nécessite d'être réévaluée à la lumière des continuels monopoles du pouvoir et de la manipulation des symboles. Au fond, l'échec de l'éthique prophétique, sapientielle et royale se prolonge dans la résistance conjointe de l'autoritarisme et de la théologie à l'adoption de la modernité politique.

◆ **TOZY Mohamed, Monarchie et islam politique au Maroc**, Paris, Presses de Sciences Po, 1999, 303 p.

◆ **Urbanité arabe. Hommage à Bernard Lepetit**, textes rassemblés par Jocelyne Dakhli, Sindbad, Actes Sud, 1998, 458 p.

En analysant la manière dont la société marocaine construit son rapport au pouvoir, Mohamed Tozy montre tout l'intérêt d'une étude sociologique de la servitude en vue de la compréhension de la reproduction de l'ordre social et politique local. Le système monarchique marocain perdure grâce à un ancrage historique où interagissent l'autoritarisme et la soumission, les stratégies de légitimation chérifienne ainsi que la manipulation des collectivités locales. Trois sphères de références issues de la culture islamique se dessinent : le modèle califal où l'allégeance (*bay'ca*) au roi est censée éviter le chaos à la



communauté des croyants, le modèle mystique solidaire de la servilité vis-à-vis du maître et le modèle makhzénien où le fondement du pouvoir se niche dans la crainte révérencieuse (*haiba*) du souverain. Celui-ci est le patron du Makhzen mais ne se confond pas avec cette entité qui est d'ailleurs à distinguer du Dar-al-Makhzen comme espace de proximité de même que la pratique normative de la coutume (*qa'ida*) impose à tout rebelle la sujétion

idéologique et rituelle. Au fond, la représentation politique est profondément déclinée par le principe d'unicité régissant le pouvoir sacré du roi. Il s'ensuit un contrôle personnel et territorial légitimé par une généalogie chérifienne et consolidé par des relais locaux voire une dissidence (*siba*) source de régénération pour le système makhzénien. Par le biais de l'analyse des itinéraires des acteurs politiques (le palais, les ulémas et les élites politiques modernes), le remodelage des positions et des comportements traduit l'oscillation entre la quête de la mobilisation et la quête de la reconnaissance. Une pluralité de figures se dessine le long de parcours variés où se retrouvent les paradigmes de la tradition réinventée, de la laïcité masquée, du rationalisme et du réformisme. Cependant, à l'épreuve du politique, l'islamisme des différentes associations politiques telles que «Al-'adl wa-l-Ihsân», «Jama'at al-Islah» et «Jama'at at-Tabligh wa-d-Daw'ca», dont l'influence idéologique opère surtout dans le champ privé, se trouve contraint de rechercher un compromis entre la vocation d'opposition et l'exigence de modération. En somme, ce livre qui traite des rapports fondamentaux entre le pouvoir monarchique et l'islam marocains démontre que la culture politique ne se réduit pas au facteur religieux et que la science politique n'est pas antinomique avec la connaissance approfondie du présent et du passé.

Le livre est non seulement un hommage, mais aussi une exploration des objets qui ont préoccupé B. Lepetit : notamment l'espace, le territoire, les *variables spatio-temporelles*, l'usage des catégories et les modes d'enracinement d'une convention, ainsi que les modalités complexes de leur articulation.

Les convergences entre les études dans ce livre sont nombreuses. Elles dénotent un dialogue interne dense. Les *séparations* constituent l'un des thèmes forts de ces convergences. On parle de *frontière* et *voisinage*, de *séparation* et *mélange*, de *segmentation* et *mixité*, de *fusion*

ou *juxtaposition*. Les séparations sont aussi sociales et culturelles ; elles se traduisent par *l'évitement*, *l'exclusion*, et la différenciation sociale. La séparation apparaît également dans la mise à distance des *nouveaux sédentarisés* à Tozeur. Elle est évoquée par les oppositions qui *sous-tendent*, dans le domaine de la sexualité, *les figures de la morale* relevées en Égypte aujourd'hui.



Un autre élément de convergence apparaît en filigrane dans le livre :

toutes ces *séparations* sont doublées d'espaces de négociation où se réalisent l'intermédiation et l'articulation. Celles-ci sont assurées par des acteurs individuels ou collectifs, des institutions et des constructions de valeurs et de discours. Parmi les institutions de médiation, on trouve *l'école*. En même temps qu'elle *exclut socialement* et *reproduit les différences confessionnelles*, elle *socialise*. Les *élaborations identitaires* (comme *l'égyptianité éternelle*) et les *inventions de patrimonialités*, en procédant à des recentrements d'espaces passés à la périphérie (la médina de Casablanca) ou venus de la périphérie (la mosquée en Algérie), réinventent les *vérités nouvelles*. Elles permettent l'intermédiation et par conséquent la construction des configurations socio-politiques. Tout se passe comme si celles-ci n'arrivaient à se faire que parce qu'il y avait des *séparations*, des *frontières*, des *juxtapositions*, des *segmentations* etc. Ce sont elles, entre autres, qui donnent justement existence, et par conséquent sens, au *brassage*, au *métissage*, à la *mixité*, au *voisinage*, à la *fusion*, à *l'articulation*, à *l'intermédiation*, bref aux différentes formes de composition-recomposition et de construction-reconstruction. C'est par l'interaction séparation/articulation que le jeu social arrive à se faire. Une approche que B. Lepetit aurait beaucoup aimée.